

Une jeune fille différente

DANS LA MÊME COLLECTION

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

Gérard Glatt

Une jeune fille différente

Orizons

2011

Du même auteur

Holçarté, roman, Calmann-Lévy, 1977.

Contes du Pays basque, contes, Hachette, 1981.

3 contes du Pays basque, contes, LdP Jeunesse, 1994.

Une poupée dans un fauteuil, roman, Orizons, 2008.

L'impasse Héloïse, roman, Orizons, 2009.

*Le feu couve dans une âme plus
sûrement que sous la cendre...*

Gaston Bachelard

Prologue

1

On s'étonnera peut-être de cet abandon, de cette *pureté*, pour reprendre le terme que Raymond Radiguet utilise, évoquant le caractère de la comtesse d'Orgel, si peu en accord avec notre siècle ; on s'étonnera des silences de cette jeune fille, de sa douceur également, ou de l'évanescence de ses sourires ; et, pourtant, que le lecteur le veuille ou non, adhère ou non à cette histoire, à l'histoire de Fée, cette jeune fille qu'on dirait d'une banlieue d'autrefois, aussi rêveuse que le vent quand il nous berce, aussi fluide que l'air quand il est transparent, ce qu'on rapporte ici, ce qui débute à cet instant, n'aurait pu être autrement : cela se passait le 10 octobre 2007, dans un café de la place Saint-Michel, à Paris, aux environs de dix-sept heures.

Presque toutes les fois où Vivien s'adressait à Fée, il donnait l'impression que c'était pour lui faire du mal. Aussi, se doutant de quelque chose, la jeune fille ne s'étonna pas quand, ce jour-là, après un long silence, il lui demanda :

— Est-ce que tu es belle ?

Elle hésita à peine.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Et voulut sourire.

Mais il haussa les épaules et dit encore :

— Tête de mule !

Alors, comme assez souvent, elle tenta une explication :

— Je t'en prie... Tu t'amuses, mais ça n'est pas drôle. Tu ne devrais pas. Pas devant Alain. Pourquoi veux-tu que je sois belle ? Si je le suis, cela peut se voir dans tes yeux, sur ton visage. Aujourd'hui...

— Tu es laide...

Elle opina doucement.

— Tu es laide, franchement laide.

— Si c'est ce que tu penses, oui, je suis laide, répéta-t-elle.

Mais ces mots résonnèrent comme un déclic, et Vivien se leva d'un coup.

— Toujours aussi sotté, dit-il d'une voix forte, tout en prenant Alain à témoin.

Il enfila son imperméable.

— Je vous laisse, je suis en retard.

Cependant, il s'adressa encore à Fée :

— Tu paies ?

Mais elle n'eut pas le temps de répondre.

— Bien sûr que tu paies.

Puis il se sauva très vite, l'air renfrogné et les mains dans les poches, comme fâché avec lui.

Fée se sentait déserte.

Elle avait les yeux gonflés et ses joues la brûlaient.

Après un long moment, elle ouvrit son sac, en sortit

un billet qu'elle posa sur la table. Elle appela le garçon. Puis elle se leva elle aussi, invitant Alain qui, comme elle et Vivien, était étudiant en lettres, à marcher un peu.

Alain, qui s'était aperçu de sa détresse, remarqua alors :

— Au fond, c'est quand même un chic type.

— Un chic type, répéta Fée.

Puis, comme elle en avait pris l'habitude depuis maintenant quelques semaines, elle enchaîna tout naturellement sur des souvenirs d'enfance. Ceux qui remontaient à l'époque où sa mère vivait encore. Et alors, bien qu'elle parlât spontanément, sans vraiment s'écouter, on aurait cru qu'elle lisait à Alain, comme pour les soumettre à son avis, les dernières pages d'un roman dont elle aurait entrepris la relation.

2

De Vivien, ses amis disaient toujours :
— C'est l'écrivain.

Mais, bien qu'il n'eût encore rien publié, ce n'était pas par moquerie. Du reste, quand on a dix-neuf ans, la chance d'être brun aux yeux bleus, d'avoir un père avocat et, pour idoles, les idoles de maman : Eddy Mitchell, Diana Ross, Johnny Hallyday ou Alain Souchon, tous les espoirs ne sont-ils pas encore permis ? C'est du moins ce que tous pensaient.

Ce 10 octobre, Vivien était sorti de l'amphithéâtre dès la fin du cours. Il avait traversé rapidement les couloirs, bousculant parfois les étudiants. Juste avant qu'il ne la perdît de vue, il avait rejoint Fée, lui attrapant la main.

— Tu m'attendais ? avait-il fait.

Elle l'avait regardé, avait balancé quelques secondes.

— Oui, avait-elle répondu.

— Pourtant, à t'apercevoir, comme ça, j'étais certain au contraire que tu t'en allais.

Alors, elle avait répété derrière lui, comme s'il s'agissait de ne pas le contrarier :

— C'est vrai, je m'en allais.

Il n'en avait pas fallu davantage pour qu'il haussât les épaules et lui lançât d'un ton acide que, de toute façon, de ses idioties de mijaurée, il n'en avait rien à faire.

Fée s'était voulue conciliante.

Elle avait dit :

— Je plaisantais.

Mais Vivien avait continué sur le même ton, comme s'il n'avait couru après elle que pour cela, ajoutant que, suivant l'avis d'Alain, elle et lui, ça devait casser tôt ou tard, qu'on le veuille ou non. Parce que des copains de collègue — depuis combien de temps déjà se connaissaient-ils ? Cinq, six, peut-être sept ans ? —, ce n'était pas fait pour s'aimer vraiment. D'ailleurs, il fallait bien qu'elle le sache : il la supportait de moins en moins. Était-elle aveugle au point de ne pas s'en être aperçue ?

Ils étaient assis côte à côte, mais ils ne se disaient plus rien. Elle pensait à lui et elle aurait voulu lui dire, un pincement au cœur, qu'elle l'aimerait toujours et qu'il

en ferait autant. À vrai dire, bien qu'elle se refusât d'y songer, il est probable qu'à cet instant le découragement la rongait. Quant à lui, s'il l'aimait, c'était à sa façon. En pensant, par exemple, à cette heure fabuleuse où il pourrait enfin s'écrier :

— Mon histoire, cette fois, je la tiens !

Alors, il n'en serait pas surpris, les mots sur ses lèvres prendraient des allures de petite fille drôle.

Dans sa tête, au lieu des pages blanches habituelles, les quais de la Seine rutileraient de guirlandes, de lampions de toutes les couleurs, d'orchestres et de banderoles.

Et ce serait la fête.

Une fête merveilleuse.

Aussitôt, il se mettrait à écrire. Et de toutes les histoires qui, au fil de la plume, lui viendraient à l'esprit, chapitre après chapitre, il formerait des livres.

Une fête qu'il partagerait avec Alain.

Alain, son ami.

Alain, qui l'écoutait, le comprenait, l'encourageait depuis toujours. Qui savait toujours être là lorsque lui, Vivien, se disait qu'il n'était plus bon à rien.

Vivien remâchait son dépit.

Il avait dit soudain :

— Des hypocrites !

Puis il avait sorti une lettre de sa poche, elle était chiffonnée, et il l'avait lue à haute voix :

— Nous avons examiné votre manuscrit. Cependant, nous avons un très important retard de publication, car nous avons pris un trop grand nombre d'engagements...

Il s'était arrêté un moment.

Alors, Alain les avait rejoints : il avait embrassé Fée sur le front et posé les mains sur les épaules de Vivien.

— Salut.

— Salut, avait répondu Vivien.

Ses traits s'étaient détendus.

— Ecoute un peu ça, avait-il repris, mais ne s'adressant plus qu'à Alain. Ecoute ça : Votre manuscrit témoigne de dons réels, surtout au niveau de l'écriture qui est personnelle et envoûtante. Ce n'est pas sans regret que nous vous le faisons retourner, par paquet séparé, car nous ne pouvons actuellement, etc.

C'était trop bête. Ces pages noircies pour rien.

Tout ce temps perdu.

Ce travail inutile.

Après cette lettre, qui n'était pas la première, il savait qu'il y en aurait d'autres, et d'autres encore. Et qu'elles seraient toutes du même genre. Qu'elles lui signifieraient toujours son impuissance à intéresser les gens.

— Désolé pour toi, avait dit Alain.

— Ne te fatigue pas, avait répondu Vivien. Les coups de pied au cul, je sais ce que c'est...

Fée avait protesté :

— Il ne faut pas dire ça...

— Tu ne dois pas dire ça, avait-elle répété.

Mais Vivien l'avait interrompue :

— Ces choses-là ne te concernent pas, tu le sais bien.

Vivien était parti. Fée avait bientôt appelé le garçon pour régler la note. Et elle s'était levée, invitant Alain à la suivre.

— C'est tout de même un chic type...

— Un chic type, oui, avait répété Fée.

Sur quoi, elle avait souri, enchaînant sur ces souvenirs tout simples qui lui rongeaient la vie, fidèles à ce que devait être un destin où la passion s'était adroitement insinuée.

Fée raconte

I

Au printemps, à l'époque où j'avais cinq ou six ans, ma mère m'emmenait à la promenade.

C'était tous les jeudis.

Dans la rue, il y avait des enfants qui criaient, s'amusaient avec des balles ou sautaient par-dessus les ruisseaux, jouaient aux gendarmes et aux voleurs.

Mais, lorsque je passais avec ma mère, ils s'arrêtaient toujours, faisaient mine quelques secondes de ne pas nous voir, puis ils nous emboîtaient le pas et se mettaient en rang par deux comme à l'école, se tenant par la main ou fredonnant un air.

C'était l'heure de la sieste.

Pourtant, dès que les vieux entendaient notre petite troupe, ils se levaient aussitôt, soulevaient les rideaux et la guettaient au travers des carreaux ; puis ils la regardaient venir et s'éloigner, lui adressant un sourire ou lui faisant un signe. Alors, ils se disaient à voix basse, évoquant à regret un passé bien ancien :

— Comme ils ont de la chance.

— Comme ils ont de la chance, se disaient-ils.

Puis ils s'en retournaient au coin du feu, un châte

jeté sur les épaules ou la couverture sur les genoux, et ils s'enfonçaient dans le sommeil avec des enfants qui couraient, des vols de papillons qui les emmenaient, l'espace d'un rêve, au pays du ciel bleu.

Il arrivait parfois que l'un d'eux oubliât d'en revenir.

Tu sais, c'était comme ça encore assez souvent.

Cette mort qui ne prévient pas.

Si douce, mais si cruelle à la fois.

Quand on atteignait la place, juste avant le pont, les enfants se dispersaient, ils jouaient à la balle ou à cache-cache derrière les peupliers, ils tournaient comme des fous autour de l'aubette ou se trempaient les pieds.

Sur le chemin, les garçons se mettaient à courir, ils couraient vite et allaient le plus loin possible sans s'arrêter jamais, ni souffler une seule seconde.

Les filles, plus tranquilles, cueillaient les pâquerettes, sautaient à la corde, tressaient les ajoncs. Et moi, qui ne les quittais des yeux qu'en de rares instants, je restais à côté de ma mère, je lui tenais la main et me serrais contre elle en frémissant.

Parfois, je me montrais enjouée, parfois je semblais absente.

Ma mère me disait :

— Ne reste pas sans bouger.

Ou bien encore :

— Tu vas prendre froid.

Mais je pensais à autre chose.

Je disais :

— Tu es heureuse, maman.

Et ça voulait dire que j'étais heureuse, moi aussi, que je ne manquais de rien, et que des moments comme ceux-là, c'était fait pour durer toujours.

Après le goûter, tout le monde se rassemblait au pied du pommier de l'orfèvre. Un arbre solitaire dont les branches en avril disparaissaient sous un manchon de fleurs.

Ensuite, ma mère, assise au milieu d'eux, leur racontait la nature, l'histoire des grains de blé qui passent l'hiver dans le froid, germent au printemps pour donner aux enfants du pain, de la paille pour les bêtes, la légende des demoiselles qui vivent au creux des saules, des salamandres qui hantent les algues du fond de la rivière, des peupliers qui voient de loin surgir le diable et font tinter leurs feuilles comme des milliers de grelots. Et, nous tous, nous l'écoutions dire, les yeux pleins de ces merveilles.

Je me souviens de ces promenades, de ces goûters, de ces rondes enfantines qui nous grisaient, de ces légendes, et c'est un peu de toutes ces choses que je retrouve pêle-mêle, lorsque je longe la rivière le soir, marche dans l'herbe ou m'adosse, tranquille, au tronc des peupliers :

Il y a alors le ciel troué de bleu qui ressemble à l'écume des vagues. Le pommier de l'orfèvre. Des enfants qui jouent à cache-cache, gambadent dans les champs, courent après des lièvres ou sautent par-dessus les ruisseaux.

Il y a des écureuils membranés.

Des diables qui crachent du feu.

Des enfants rassemblés qui disent des histoires, une femme, assise au pied du pommier, qui les écoute dire, puis des animaux de toutes sortes : des souris, des chats noirs et des chiens blancs qui dansent, des fouines et

des mulots, des renards, des pies, des vols de vanesses et de papillons gris.

Qu'y a-t-il encore ?

Il y a la route nationale tout au bout du chemin.

Des enfants qui s'arrêtent au bord de la route et regardent loin devant eux : le ciel, les nuages gris, les champs, un village, et le clocher d'une église.

Il y a un moment de silence ou de réflexion intense.

— Comme ce doit être beau là-bas.

— Comme ce doit être beau, dit soudain l'un des gamins, le bras tendu, le doigt pointé.

Et ça veut dire que ce pays, qu'il regrette de ne pas connaître, doit être le plus beau pays du monde.

4

Le mercredi était un jour de fête.

Tôt dans l'après-midi, lorsqu'on avait essuyé la vaisselle, pendu les casseroles au-dessus de l'évier, rangé les assiettes et les couverts, nous allions du côté de la rivière, les bras chargés de bonnes choses et de gâteaux.

Ce jour-là, les enfants du village ne nous suivaient pas.

Sans rien dire, ils nous regardaient nous éloigner, surtout moi qu'ils enviaient un moment, le temps que nous disparaissions au détour de la route. Ensuite, c'est probable, du moins je le crois, ils nous oublièrent, jouaient au ballon ou sautaient par-dessus les ruisseaux,